

pagné, ce qui ne rehaussait que médiocrement la gloire qu'on octroyait au futur Louis-Philippe 1^{er}.

Le duc d'Orléans fut suivi de près à Lyon par *Monsieur*, comte d'Artois, auquel on ne fit pas gagner de bataille, la chose n'étant guère dans les habitudes de ce fils de France, mais qui pourvut de son mieux à la défense de la ville menacée. On dépava une partie du pont de la Guillotière pour mettre à découvert un ancien pont-levis qui existait en cet endroit et qui devait servir à maintenir les communications entre la ville et le faubourg, tant que ces communications seraient sans danger ; en avant du pont-levis, on dressa des barricades formées par des chevaux de frise. On fit aussi placer des chevaux de frise sur le pont Morand et l'on décida en outre que ce pont serait coupé. Le comte d'Artois s'y rendit accompagné de plusieurs généraux pour déterminer le point où la section serait pratiquée. Nous nous y trouvions en ce moment et nous entendîmes le général Brayer donner à un capitaine du génie l'ordre de se disposer à couper le pont. « Capitaine, lui dit-il, vous êtes chargé de cette opération : elle sera longue, très-longue, entendez-vous ? prenez vos mesures en conséquence ? comprenez-vous bien, capitaine ? »

— « Parfaitement, général »

Nous aussi, nous comprîmes et nous traduisîmes ainsi les paroles du général :

« Vous allez faire semblant de vous disposer à couper le pont ; vous ferez durer vos préparatifs assez longtemps pour que rien ne soit commencé quand les troupes de l'Empereur se présenteront. »

Le capitaine fit preuve de pénétration : le pont resta intact.

Le 10 mars, le comte d'Artois, dans le but d'obtenir quelques démonstrations en faveur de la cause royale, passa sur la place Bellecour, une revue des troupes de la garnison. Nous l'avons vu parcourir tous les rangs, adresser à chaque simple soldat quelques-uns de ces mots que ses partisans vantaient comme l'heureuse expression d'un esprit et d'un sentiment tout